

# Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

## INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

---

---

VOL. II. MONTREAL, SEPTEMBRE 1885. No. 8.

---

---

### FETES DU MOIS.

LA NATIVITÉ DE LA STE. VIERGE ET LE SAINT NOM DE MARIE,  
(6 et 13 septembre.)

Le berceau de la Reine des Anges ne fut ni rehaussé d'or, ni couvert de courtes-pointes d'Egypte richement brodés, ni parfumé de nard, de myrrhe et d'aloès comme celui des princes hébreux; des branches flexibles le composèrent, et des bandelettes d'un lin grossier comprimèrent les petits bras qui devaient bercer si doucement un jour le Sauveur du monde. Les enfants des rois, encore enveloppés dans leurs linges de pourpre, voient les grands de l'Etat humilier leurs fronts devant eux et leur dire: Seigneur! La femme qui fut l'épouse et la Mère de Dieu accorda son premier sourire à de pauvres femmes du peuple qui se disaient tristement peut-être, en songeant au lot d'infortune et de déconsidération que les hommes leur avaient fait: Encore un esclave de plus!

En Israël, on donnait à l'enfant, le neuvième jour de sa naissance, dans une réunion de famille, le nom qu'il devait porter parmi les hommes; la fille de Joachim reçut de son père le nom de Miriam (Marie) lequel se traduit en syriaque par *dame, maîtresse, souveraine*, et qui signifie en hébreu *étoile de mer*.

“ Et assurément, dit saint Bernard, la mère de Dieu ne pouvait avoir un nom plus convenable ni qui exprimât mieux sa haute dignité. Marie est, en effet, cette belle et brillante étoile qui luit sur la mer vaste et orageuse du monde.”

Ce nom divin cache un charme puissant et d'une si merveilleuse douceur que rien qu'à le prononcer, le cœur s'attendrit, rien qu'à l'écrire, le style se colore. “ Le nom de Marie, dit saint Antoine de Padoue, est plus doux aux lèvres qu'un rayon de miel, plus flatteur à

“ l'oreille qu'un chant suave, plus délicieux au cœur  
 “ que la joie la plus pure.”

Et cher lecteur, n'oubliez jamais combien ce nom est  
 doux pendant la vie et à la mort.

### NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

(20 septembre.)

*I. De la prophétie de St. Siméon :* La sainte Vierge a révélé elle-même à sainte Brigitte, qu'elle ne vécut pas un seul instant sur la terre sans avoir le cœur percé de ce glaive de douleur : chaque fois qu'elle regardait son Enfant bien-aimé, qu'elle enveloppait son corps adorable, qu'elle voyait ses mains et ses pieds, elle pensait aux circonstances de la passion, et son âme était en proie à une peine toujours nouvelle.

*II. De la fuite en Egypte :* Combien Marie a dû souffrir dans ce voyage. Jeune vierge de quinze ans, délicate et nullement habituée aux fatigues. Le chemin était bien long, plus de quatre cents milles en trente jours. La route était âpre, inconnue, couverte de forêts et peu fréquentée, et c'était en hiver. La sainte Famille était exposée aux injures du temps, aux insultes des brigands, à la fureur des bêtes sauvages, et elle devait tout le long de la route mendier son pain.

*III. Perte de Jésus dans le temple :* De saints auteurs assurent que cette douleur fut la plus grande et la plus cruelle de toutes. Marie souffrit les autres avec Jésus, pour celle-là elle ne l'avait plus près d'elle. Perdre Jésus ! durant trois jours. Elle ne faisait que pleurer, ses larmes étaient sa nourriture.

*IV. Rencontre de Jésus et de Marie sur le chemin du Calvaire :* Marie, dit le père Suarez, ne mourut point en voyant son fils bien-aimé couvert de sang et de plaies, parce que Dieu la réservait à d'autres peines encore plus grandes ; mais, si elle ne put mourir, elle éprouva néanmoins une douleur capable de lui donner mille morts.

*V. La mort de Jésus :* Saint-Jean s'écrie : regardez Marie au pied de la croix, et voyez s'il est une douleur semblable à la sienne. Jésus-Christ dit un jour à la Bse. Varomi, qu'il fut si affligé de la douleur de sa Mère au pied de la croix, que sa compassion pour elle le fit mourir sans consolation.

*VI. Descente de la Croix :* Mais quoi ! dans quel état me le rends-tu, disait au monde Marie désolée ? Mon fils était blanc et vermeil, et tu me le rends tout noirci de meurtrissures et tout rougi du sang de ses plaies ! il était beau, et le voilà tout défiguré. Quel mal, ô mon Fils ! aviez-vous donc fait à ces barbares, pour qu'ils vous aient tant fait souffrir. Oh ! malheureux péché.

O douleur immense de Marie !

*VII. Jésus mis au tombeau :* On enlève Jésus des bras de sa Mère pour l'ensevelir. Pouvez-vous comprendre toute la douleur de cette séparation. Elle ne le reverra plus, cruelle séparation ! Marie se consumait de douleurs en serrant dans ses bras son fils inanimé.

Ame chrétienne recourez à *Notre-Dame des Sept Douleurs* ; le Sauveur attache les grâces les plus précieuses à cette dévotion.

Il fut révélé à sainte Elizabeth que Jésus a promis à Marie quatre grâces principales pour ceux qui invoquent Marie par ces douleurs :

1. Ils mériteront de faire avant leur mort une sincère pénitence de leurs péchés.

2. Il les protégera dans leurs tribulations surtout à l'heure de la mort.

3. Il imprimera en eux la mémoire de sa passion, et leur en donnera la récompense dans le ciel.

4. Il les remettra entre les mains de Marie elle-même, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir, et leur procure toutes les grâces qu'elle voudra.

#### STIGMATES DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

(17 septembre.)

Le 13 septembre, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut parachever par un dernier trait la parfaite sainteté des dispositions de son serviteur, avant de lui donner cette grâce inouïe de la stigmatisation qui devait faire de saint François une merveille unique et absolument incomparable.

Pendant que le Saint était en oraison, toujours sur le Mont-Alverne, un Ange lui apparut tout resplendissant de lumière et lui dit : « François, veux-tu accepter tout ce que DIEU se prépare à opérer en toi ? — Je suis prêt à tout, répondit le bienheureux Père ; je suis prêt à accomplir en tout sa sainte volonté, pourvu qu'il daigne m'as-

sister de sa grâce. Bien que je ne sois qu'un serviteur inutile, indigne que mon DIEU pense à moi, cependant je suis tout à ses ordres, et le prie de faire en moi et de moi tout ce qu'il voudra." Il croyait alors, comme nous l'avons dit, qu'il s'agissait pour lui de la grâce du martyre.

Le lendemain, 14 septembre, à l'aube du jour, saint François étant en prière, tout embrasé d'amour dans une haute contemplation des miséricordes de son Sauveur crucifié, et tout transformé intérieurement en lui par la conformité de son cœur avec le Cœur sacré de JÉSUS, il vit descendre vers lui, d'un vol rapide, un Ange du ciel, semblable au Séraphin à six ailes du Prophète Isaïe. Ces ailes étaient en feu et de flammes, tellement embrasées et éblouissantes, qu'elles rayonnaient de splendeurs.

L'apparition céleste s'approcha du Bienheureux, qui aperçut, au milieu des six grandes ailes de feu, l'image de son JÉSUS crucifié. Les deux bras du Sauveur étaient étendus et cloués, comme jadis sur la croix ; également ses deux pieds ; au-dessus de sa tête s'élevaient, croisées par leurs extrémités, les deux ailes supérieures, tandis que les inférieures se croisaient par en bas, au-dessous des pieds ; les deux autres s'agitaient à droite et à gauche, dépassant les mains comme pour voler et soutenir dans les airs la divine apparition.

A cette vue, l'âme de François fut ravie toute entière d'un amour et d'une compassion impossibles à décrire.

La joie et la douleur la remplissaient tour à tour : la joie des Anges et des Bienheureux, parce que c'était JÉSUS, l'Amour du ciel et de la terre, JÉSUS, la béatitude, la lumière et la joie de l'éternité ; la douleur, parce que c'était JÉSUS crucifié, JÉSUS tel qu'il était au Calvaire, avec les terribles clous du crucifiement et avec le cœur percé par la lance. François s'étonnait de cette union de la gloire céleste et des opprobres du Calvaire, se demandant comment l'infirmité des souffrances apparaissait ainsi sous la figure d'un Séraphin immortel, impassible et glorieux.

JÉSUS lui fit connaître par sa parole intérieure que ce n'était point par le martyre et le crucifiement de la chair qu'il voulait opérer en lui la grâce qu'il lui avait annoncée, mais bien par un crucifiement spirituel, qui, de son esprit et du sien, ne ferait plus qu'un seul esprit, et qui

l'établirait jusque dans sa chair mortelle, dans un véritable état de victime et de martyr.

— La vision céleste dura quelque temps encore, et, en disparaissant, elle laissa dans l'âme de François une ardeur toute séraphique en même temps que ses rayons enflammés imprimaient miraculeusement dans sa chair la ressemblance des cinq plaies et des clous du céleste Crucifié.

En effet, par un acte de sa toute-puissance créatrice, Jésus fit apparaître aux mains et aux pieds du Bienheureux quatre gros clous semblables à ceux que François venait de révéler dans l'apparition divine ; et, à son côté droit, une large plaie béante, correspondant à celle du crucifix.

Ce n'étaient pas seulement des plaies, des ouvertures faites par des clous ; c'étaient des clous formés de la chair même du Saint, et il n'y avait point de solution de continuité dans la peau dont ils étaient recouverts et qui était la même que celle des mains et des pieds.

Ces clous miraculeux étaient durs et couleur de fer ; la tête en était large et arrondie ; les pointes, qui dépassaient de beaucoup le dessus des mains et la plante des pieds, étaient recourbées et comme rabattues. Ils étaient mobiles ; de sorte qu'en appuyant d'un côté, on les faisait ressortir de l'autre. Du côté des pointes, sur les mains et sous les pieds, il y avait, entre les clous et la chair, l'espace d'un doigt. Aussi, à partir de ce jour, le pauvre Saint ne pouvait-il plus pour ainsi dire se tenir sur ces pieds, sans éprouver une grande souffrance. Un sang pur distillait incessamment de ces cinq plaies miraculeuses, surtout de celle de son côté, qui était large, avec des bords relevés, et dont la chair était couleur de rose.

Pour cacher aux regards profanes cette merveille capable de lui attirer tant d'honneurs, François enveloppa désormais ses mains et ses pieds de pauvres langes, et s'ingénia de mille manières pour dérober, même à ses Frères, la vue de ses Stigmates. Il ne les montra qu'à un très-petit nombre d'intimes, entre autres à sa chère fille sainte Claire d'Assise, qui l'aidait à les cacher et à en tempérer la douleur.

On conserve encore aujourd'hui, à Assise, une feuille de parchemin qu'elle lui donna un jour pour empêcher la plaie de son côté de maculer sa tunique par une effu-

sion de sang plus abondante que d'habitude ; une espèce de cataplasme qu'elle lui fit elle-même une autre fois, et qu'il lui rendit toute imprégné de son sang ; enfin, des sandales en étoupes, qu'elle confectionna également de ses propres mains, afin d'atténuer quelque peu, pour son cher père en JÉSUS-CHRIST, les douleurs de la marche. — Ce cataplasme de sainte Claire répand continuellement un parfum surnaturel, qui ne ressemble à aucun parfum terrestre, et qui, les jours de fêtes, augmente sensiblement d'intensité et de suavité. Il est conservé dans un beau reliquaire d'argent massif, donné jadis par saint Charles Borromée, lequel avait été nommé par le Saint-Siège Protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Saint François donc, ayant fini son carême en honneur de saint Michel Archange, tout brûlant d'amour et portant dans son cœur les ardeurs mêmes du Cœur de Jésus, descendit comme tout transfiguré de sa solitude du Mont-Alverne, pour rejoindre ses fidèles compagnons. Voyant bien qu'il ne pourrait leur céler longtemps sa glorieuse et douloureuse stigmatisation, il les réunit et leur demanda, comme en parlant d'un autre, ce qu'il y avait à faire en pareil cas pour sauvegarder la sainte humilité. Mais les Frères ne furent pas dupes de ce pieux manège ; et l'un d'eux, le Frère Illuminé, qui l'avait accompagné en Egypte, lui dit en le voyant tout hors de lui-même et à moitié en extase : " Père bien-aimé, les faveurs extraordinaires que DIEU accorde parfois à ses grands serviteurs, sont pour le salut de tous, aussi bien que pour leur sanctification personnelle. Ne retenez donc point la lumière sous le boisseau. Ayant eu une grande révélation de DIEU, vous seriez ingrat au Seigneur de vouloir cacher ce qu'il a opéré en vous pour le salut du monde. "

Saint François reçut cette parole comme de la bouche même de DIEU, et il raconta fort humblement la vision qu'il avait eue, l'impression des Stigmates qui l'avait suivie, et plusieurs autres très-sublimes et divines ; le tout, sous le sceau du secret, du moins tant qu'il vivrait. Il ajouta : " Celui qui m'est apparu, m'a révélé des choses que, de ma vie, je ne découvrirai à personne "

Le bienheureux Frère Léon, qui, en sa qualité plus intime de secrétaire et de confesseur, fut admis par saint François à panser et à soigner tous les jours ces Stigmates sacrées, les contempla tout à son aise et en a rendu

témoignage. Il changeait les linges, à mesure qu'ils s'imprégnaient de sang ; et il mettait de la charpie entre les clous et la chair, ce qui donnait chaque fois au pauvre Saint l'occasion de souffrir d'incroyables douleurs, que dominait toujours sa merveilleuse et angélique patience. Néanmoins, François ne voulut point qu'on y touchât le vendredi, afin qu'en ce jour de Passion, il pût souffrir comme Jésus, sans soulagement aucun.

Frère Rubin, lui aussi l'un des premiers bienheureux compagnons de saint François, avait eu le bonheur de voir maintes fois les Stigmates des mains et des pieds ; et il désirait ardemment voir aussi la plaie du côté. Plus d'une fois, il l'avait sentie et touchée de l'extrémité de ses doigts, pendant qu'il rendait au Saint quelques petits offices d'infirmier, lui faisant sur la poitrine des onctions prescrites par le médecin. Il mourait d'envie de la contempler, pour sa consolation. Sachant que le bon Père François ne pouvait rien refuser de ce qu'on lui demandait pour l'amour de Notre-Seigneur, il lui dit un jour : " Père François, au nom et pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, donnez-moi votre tunique en échange de la mienne. " Le Saint y consentit ; et aussitôt, sans y penser autrement, il enleva sa pauvre tunique, donnant ainsi au bienheureux Rufin le loisir de contempler un instant la plaie sanglante, semblable à une large rose épanouie, que le divin amour avait faite à son flanc droit.

Nous aussi, enfants de saint François, vénérons et baisons en esprit, avec une religion profonde, les plaies de Jésus imprimées dans le corps de notre Père séraphique, et demandons au Sauveur de nous communiquer les sentiments de ces premiers Frères-Mineurs, si purs, si parfaits, si évangéliques, lorsqu'ils contemplaient les mains, les pieds, le côté percés du Serviteur de Dieu.

---

### PELERINAGE.

Nous sommes dans la saison des pèlerinages ; aussi rien de plus admirable que de voir combien nombreux ils se font dans le monde entier. Dans ces malheureux temps où la foi diminue tant, où beaucoup de faux chrétiens ont, pour ainsi dire, honte de porter publiquement leur beau titre d'enfants de Dieu et de l'Eglise, où la plupart des catholiques veulent bien pratiquer leur reli-

gion, mais privément, de manière à ce que leurs voisins, leurs alliés, leurs amis, leurs connaissances ne s'en aperçoivent, sans démonstration extérieure, si ce n'est toutefois une visite à l'église le dimanche, pourvu que ce soit avec un grand étalage de toilette; Dieu a inspiré à ses pieux serviteurs l'amour des pèlerinages. Là, le chrétien, bravant le respect humain, rend publiquement hommage à Dieu et à son Eglise sur la terre.

En Canada, où nos pèlerinages sont toujours entourés de foi et de respect, on n'y goûte que du bonheur; ce sont des voyages de plaisir spirituels, mais n'oublions pas qu'il n'en est pas ainsi dans tous les pays. En France et en Italie, par exemple, les pèlerins sont parfois assaillis, battus, tués même par des misérables soudoyés par les sectes. Le 14 juin dernier, à Gênes, des pèlerins de la Ligurie se rendant en pèlerinage à la Madone du Mont, furent assaillis, il y en eut six de blessés et un de tué. Comprend-on ce qu'il faut alors de foi et de dévouement pour affronter ces dangers. Et pourtant jamais on n'a vu plus de pèlerinages que dans ces dernières années dans les différents lieux célèbres, nous en indiquerons quelques-uns: d'abord à Rome, à l'illustre Prisonnier du Vatican, aux tombeaux des glorieux Pierre et Paul, et à des centaines d'autres saints lieux, les pèlerins affluent constamment.

A Notre-Dame de Lourdes, en France, l'on sait combien il y va de pèlerins. En mai dernier, lors d'un pèlerinage lyonnais, on rapporte 19 cas de guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de Marie. A Paray-le-Monial, les pèlerinages au Sacré Cœur de Jésus sont très-nombreux. Le Cœur de Jésus est aussi l'objet de pèlerinages journaliers, à l'église du Vœu National, à Paris.

Les *Annales Franciscaines* racontent un beau pèlerinage des tertiaires de diverses fraternités de France au célèbre sanctuaire de la Vierge de Rocamadour. Nous pouvons encore mentionner: Lorette, Mont-Cindre, Martingen, la Salette, etc.

En Canada, nous avons plusieurs lieux célèbres de pèlerinage: au Sacré Cœur, il se fait à l'église du *Gésu*, à Montréal; à Boucherville, à Joliette; à Marie, aucun lieu ne surpasse en célébrité, Notre-Dame de Bonsecours, à Montréal, et Notre-Dame des Victoires, à Québec.

Sainte Anne, cette grande patronne du Canada, a un

grand nombre de sanctuaires privilégiés. Cette dévotion passa de France au Canada où elle se répandit rapidement. Le premier sanctuaire élevé à sainte Anne est celui de la Côte Beaupré ou du Petit-Cap, comme on l'appelait autrefois, aujourd'hui sainte Anne de Beaupré, ou comme l'appelle le peuple la *Bonne* ou *Grande sainte Anne du Nord*. En 1668, une précieuse relique de sainte Anne fut envoyée de Carcassonne à Monseigneur de Laval; La reine Anne d'Autriche y envoya, en 1670, de superbes ornements, et M. de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, l'enrichit de dons précieux. Le tableau qui orne le maître-autel, peint par Lebrun, est un de ses dons. On y conserve encore un crucifix d'argent donné par d'Iberville, le héros canadien. Depuis, jamais ce sanctuaire n'a cessé d'être visité tous les ans par une foule de pèlerins, et les guérisons miraculeuses, les grâces, les faveurs les plus insignes y sont constamment obtenues. Mais c'est surtout depuis quelques années que le nombre augmente rapidement. En 1875, les pèlerinages ne dépassaient pas 17; en 1879, ils avaient triplé, en 1884, ils atteignaient le chiffre 82. Le nombre des pèlerins qui, en 1875, n'était que de 27,000, fut de 38,500, en 1877, et de 67,725 en 1884.

Pourtant Sainte Anne de Beaupré n'est pas le seul lieu où se font des pèlerinages à Ste. Anne, il y a encore Sainte Anne du Cap Santé, du Bout de l'Île, du Détroit, de Yamachiche, de Varennes, de Resigouche, de Portneuf, des Monts, du Saguenay, de la Pocatière, de la Péraie, des Plaines, de Montréal, et partout éclatent des prodiges de grâces, de bonté et de générosité de la part de sainte Anne.

---

### **Le Voyage de la Sainte Vierge.**

(LÉGENDE.)

La Mère de Dieu voulut un jour descendre sur la terre pour y remédier aux maux de l'humanité et y récompenser quelques vertus. Dieu lui donna pleins pouvoirs à cet effet et recommanda aux anges de lui préparer les voies sans prévenir les hommes.

Marie appela alors sept des vierges qui sont assises au pied de son trône, vêtues de blanc, la tête couronnée de violettes. Marie leur remit sept palmes coupées au pal-

mier de la victoire, qui croit dans les jardins du ciel, et prit congé de Dieu.

Portées par un nuage d'or, elles descendirent ici-bas.

Des anges avaient planté d'arbres une petite vallée ; là s'arrêta le nuage.

La Vierge commença son voyage et visita les vergers fleuris ; elle vit les nuées se mirer dans le courant des rivières ; elle vit les filets cristallins serpenter comme des couleuvres sur les pentes de la montagne. Elle coucha son manteau d'azur sur les eaux et s'y assit, et les eaux n'osèrent submerger cette frêle embarcation. Les poissons vinrent à fleur d'eau la contempler. Comme elle traversait la plaine, elle bénit maïs et blés, et sur l'heure, les épis grainèrent.

Et la Vierge poursuivit sa route.

Elle rencontra grenadiers et pommiers, et, sur le champ, ces arbres portèrent des fruits.

Elle trouva des roseaux qui se balançaient en la saluant, et quand la brise frappait leurs feuilles, lisse comme un ruban et piquantes comme des langues de vipères, elles semblaient murmurer : " Dieu te salue, Marie."

Et la Vierge poursuivit sa route...

#### HUMILITÉ.

Et elles arrivèrent à un lac, vert comme l'émeraude, entouré de saules qui y trempaient leurs rameaux. Dans les eaux, croissaient en pleine liberté les glaïeuls, les joncs, la reine victoria, et tous fleurirent à la vue de Marie. Mais un jeune homme passait dans une barque, peinte de mille couleurs ; assis sur un cousin, il tenait d'une main le gouvernail, et la Vierge lui dit :

— Jeune homme, change de route ; au centre l'eau forme un tourbillon qui engloutira ta barque.

— Je n'ai pas besoin de leçons, et je sais fort bien ma route...

Et la Vierge pleura, et une des vierges qui l'accompagnaient recueillit ses larmes sur un linge aussi fin que les écumes de la mer, et la Vierge lui dit :

— Humilité, sauvez-le.

Et cette vierge rasa le lac de son vol, comme le nuage rase les flots, et quand elle s'approcha de la barque, le jeune homme, devenu plus sage, tourna la barre, et fut sauvé.

Et la Vierge poursuivit sa route...

## GÉNÉROSITÉ.

Elle cheminait sous une voûte fleurie de jasmins entrelacés d'arbre en arbre, et elle trouva une femme qui creusait la terre pour cacher une sacoche pleine d'or. Elle était pauvrement vêtue, maigre et pâle; ses yeux étaient petits et brillants; elle ne souriait jamais et était toujours inquiète; la Vierge s'approcha d'elle et lui dit :

— Pourquoi caches-tu cet or ?

— Pour ne point le dépenser ou le laisser voler; mais, hélas ! tu m'as vue !

Et aussitôt elle tira la sacoche de la fosse et s'enfuit pour la cacher encore.

La Vierge pleura et une autre des sept vierges essuya ses pleurs avec sa blonde chevelure, et la Vierge lui dit :

— Générosité, accompagne-la pour qu'elle ne devienne point folle.

Et la Vierge poursuivit sa route...

## CHASTÉTÉ.

Marie s'approcha de la montagne, couverte de romarins, de thym et de bruyère fleurie, et vit des grottes qui semblaient des filigranes; elle vit des rocs à pics, chargés de rosiers et d'épines qui formaient tronc et dôme. Et continuant son chemin, elle côtoya un abîme qui était béant au bas de la montagne. Et levant les yeux elle aperçut une jeune fille toute vêtue de rose qui courait en riant et en pleurant: elle fuyait devant un homme rouge, et tous deux étaient près de tomber dans l'abîme.

Et la Vierge pleura leur mort, et la troisième de ses suivantes recueillit ses larmes dans le creux de sa main, et la Vierge lui dit :

— Chasteté, écarte-les du mauvais chemin.

Et la vierge s'éleva doucement dans les airs, s'approcha d'eux. Aussitôt ils modérèrent leur course et trouvèrent un sentier par où ils descendirent dans la plaine.

Et la Vierge poursuivit sa route...

## PATIENCE.

A un coude de chemin, elle trouva deux frères qui se querellaient, parce que l'un d'eux avait tué une pauvre tourterelle. Leur bouche écumait; les yeux leur sortaient du visage et le rouge leur montait aux joues, et après le rouge, le vert... Et la Vierge pleura, et une autre de ses

suivantes recueillit ses larmes sur le bouquet de violettes qu'elle portait sur son sein, et la Vierge lui dit !

— Patience, calme-les !

Et la jeune fille agita les fleurs entre les deux frères, et aussitôt ils se calmèrent et continuèrent fraternellement leur chasse.

Et la Vierge poursuivit sa route...

#### TEMPÉRANCE.

Elle trouva un palais et ne voulut pas entrer, parce qu'il s'y faisait grand fracas de plats et de cristaux. C'était un festin ; l'on entendait des voix nombreuses ; des parfums de liqueur, le fumet des mets s'exhalaient de toute part. C'était un jour saint, que les hommes célébraient en mangeant mieux qu'à l'ordinaire et en oubliant seulement les bonnes œuvres.

Et la Vierge pleura ; une autre suivante recueillit ses larmes dans un vase de pur cristal, et Marie lui dit :

— Tempérance, modères-les.

La jeune fille entra dans la salle du festin, et les convives se calmèrent et se repentirent de leurs excès.

Et la Vierge poursuivit sa route...

#### CHARITÉ.

Et elle trouva une bergère d'une grande beauté, qui gardait ses moutons : elle était triste et pâle. Assise sur un rocher, elle se regardait dans l'eau d'une fontaine et disait : Antonia est plus belle que moi, ses vêtements sont plus neufs et ses moutons plus blancs. Tous la regardent avec tendresse et se raillent de moi, et quand je leur conte ses défauts, ils me regardent avec dédain.—Et elle se regardait de nouveau dans son gracieux miroir. Puis, ses chagrins la remplissaient de tristesse, et pourtant, elle aussi portait d'élégantes robes ; elle aussi avait de blancs moutons ; elle aussi, les habitants du village la regardaient avec tendresse, car elle était plus malheureuse que mauvaise.

A la voir si triste et si affligée, la Mère de Dieu pleura, et une autre vierge recueillit ses larmes sur un cœur qui s'enflamma d'un feu inextinguible, et la Vierge lui dit :

— Charité, ma fille privilégiée, secours les malades.

Et la Vierge poursuivit sa route.

## DILIGENCE.

Elle arriva à une aire ; toute la moisson y était encore couchée, les bêtes arrêtées, et le laboureur endormi ; la Vierge s'émut : les heures rapides s'envolaient une à une et cet homme n'achevait point son travail. Elle appela la dernière de ses suivantes et lui dit :

— O toi, Diligence, anime son esprit, chasses-en celle qui est la mère de tous les vices, et gouverne la maison de cette homme.

Et la Vierge, pleura encore en se séparant de sa dernière compagne, et ses larmes ornèrent le front de la jeune fille comme un diadème de perles.

Et la Vierge poursuivit sa route....

En sortant de la vallée, elle entra dans une plaine et parcourut les bois de palmiers et les landes de sable ; le chemin se rétrécissait, tout n'était plus qu'aridité et broussailles ; et, au milieu de cette désolation, elle trouva un sentier très soigné, couvert de muguets et d'autres fleurs qui brillaient comme des étoiles et qu'on appelle *bonnes œuvres* ; au bout du sentier, l'on apercevait une blanche maisonnette bâtie sur le penchant d'une autre montagne, et derrière les hauteurs, on entendait mugir la mer. Près de la cabane, s'étendait un petit jardin rempli d'arbres fruitiers. Là, il y avait un puits et un banc ombragé par un superbe noyer.

La Vierge sourit de bonheur à cette vue et marcha le long du sentier jusqu'à ce qu'elle atteignit le jardin. Elle y entra, car il était ouvert à tout venant, s'assit sur ce banc, et ordonna à un ange d'en appeler les maîtres. Sur le champ, un homme s'approcha, une femme et un enfant sortirent de la maisonnette. L'homme, avec ses outils de travail, venait de labourer la vigne d'un vieillard ; la femme achevait les affaires de la maison ; après l'étude, l'enfant courait jouer au jardin, et trouvant une pauvre assise sur un banc :

— Pauvre vieille, tu sembles fatiguée, ne crains rien, ma mère et moi te soignerons.

Il appela sa mère, et à la vue de la pauvre, elle lui dit :

— Bien venue soit celle qui s'avance au nom de Dieu : si tu es malade nous te soignerons ; si tu as soif, nous te donnerons à boire ; si tu as faim, du pain ; si tu es nue, des vêtements ; un lit pour te reposer, la paix pour calmer ton âme. Reste avec nous.

Et la Vierge dit :—Si vous avez à peine le nécessaire,

qu'allez-vous me donner ?

— Nous partagerons ce peu et il nous suffira : ce que j'aime le plus au monde, c'est mon fils ; je te donnerai son lit et son pain ; il mangera du fruit, il dormira sur ce banc, et la Vierge prendra soin de lui. Si nous souffrons, tu souffriras avec nous ; si nous sommes heureux, tu le seras également avec nous.

Et la Vierge dit :

— Je prendrai de ton pain, je boirai de ton eau, je me couvrirai de tes vêtements ; mais je ne séparerai point le fils de sa mère. Tu vois cette grotte, qui non loin se cache derrière la montagne : ce sera mon asile.

Et la Vierge reçut des mains de ces justes, pain, eau et vêtements. Elle gagna ensuite la grotte, malgré la mère et l'enfant qui voulaient la garder dans leur maison.

Le soleil se coucha, la nuit vint et les étoiles parurent dans le ciel plus resplendissantes que jamais. Les grillons et le cri-cri faisaient plus de bruit qu'à l'ordinaire et les braves paysans ne pouvaient dormir.

L'enfant se leva, appela sa mère et lui dit :

— Dis à père que j'ai fait un rêve bien beau ; qu'il se lève, et allons tous trois à la grotte ; j'ai songé que la pauvre femme qui y dort était la Sainte Vierge.

Et les bons chrétiens se levèrent en toute hâte : comme ils entraient avec l'enfant dans la grotte, ils s'arrêtèrent saisis de la crainte de Dieu et se jetèrent à genoux.

Cette grotte semblait l'œuvre des artistes célestes : elle était éclairée par une étoile suspendue comme une lampe ; la voûte était de pierre découpée par les filtrations, et les gouttes qui découlaient sans cesse de ces ciselures inégales et capricieuses, brillaient comme des milliers de diamants ; de l'un et de l'autre côté pendillaient de riches tendures de fougères et de plantes grimpantes. Dans un coin jaillissait une fontaine dont les eaux formaient un petit lac limpide. Sur un autel de roche, habillé de verdure, reposait la statue de la Vierge, tenant Jésus dans ses bras. A la main, elle avait une corbeille de fruits, fruits de consolation, fruits qui soulagent.

Et la Vierge resta ainsi avec ces braves et charitables paysans, et depuis lors, quiconque traverse la vallée des péchés en implorant les Sept Vertus ; quiconque suit le sentier des Bonnes Œuvres et s'assied sur le banc de Charité et boit les eaux de la Foi et prie dans la grotte de l'Espérance, recueille les fruits du voyage de la Vierge.

## LE PARFAIT TERTIAIRE.

### L'HUMILITÉ.

#### CHAPITRE IV.

DÉTAILS DE LA VIE OU L'ON PEUT FACILEMENT PRATIQUER  
L'HUMILITÉ.

##### § II— *Humilité dans les paroles.*

(Suite.)

En tout, reconnaissez toujours le mérite des autres.

Pour montrer la solidité de votre jugement et votre esprit de prévoyance, vous ne direz point : je l'avais bien dit, — je l'avais prévu.

On ne vous communique pas un secret qu'on dit à d'autres, n'en murmurez pas, n'en parlez pas.

Etes-vous accablé d'injures ; êtes-vous accusé à faux, ne dites rien : DIEU, pour qui vous souffrez, saura bien arranger toute chose.

« Laissez-vous humilié, dit Fénelon, le silence et la paix dans l'humiliation, sont le vrai bien de l'âme. On serait tenté de parler humblement et l'on en aurait mille beaux prétextes ; mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'Humilité qui parle est encore suspecte. — En parlant, l'amour-propre se soulage un peu. — Laissez parler et tâchez de faire la volonté de DIEU. — Un peu de silence, de paix, d'union à DIEU doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. C'est DIEU qui nous afflige par eux selon nos besoins. »

Vous avez maintenant une idée des innombrables tentations de vanité qui se glissent dans nos paroles, et par conséquent des moyens de pratiquer l'Humilité dans la conversation. — Efforcez-vous d'en saisir quelques-uns.

##### § III.— *Humilité dans les actions.*

Quoique l'Humilité réside principalement dans la pensée, comme nous l'avons observé plus haut, cependant elle ne sera pas sincère si elle ne se manifeste pas au dehors, lorsque les circonstances s'en présentent. — L'humiliation est la pierre de touche de l'Humilité. — Il est facile de se dire humble. On le prouve lorsqu'on sait souffrir le mépris, l'injure, les humiliations, surtout quand elles ne sont pas de notre choix ou qu'elles sont indépendantes de notre volonté.

Mais il est louable aussi et SOUVENT TRÈS-UTILE de rechercher ces humiliations, afin de s'enraciner davantage dans la vertu des humbles. "L'humiliation, dit saint Bernard, est la voie qui conduit à l'Humilité comme la lecture à la science." Mais l'âme véritablement humble est ravie que son humiliation paraisse et non pas son humilité.

Aimez donc les humiliations, faites des actes de douceur, de patience, d'obéissance, de mortification; par là vous acquerez plus vite l'humilité.

Si quelqu'un vous rebaisse, vous fait une injure, soyez bon et prévenant à son égard, rendez-lui service.

Si vous fuyez les occasions de vous humilier et d'être humilié, vous ne serez jamais humble. Allons plus loin : priez beaucoup pour les personnes qui vous humilient, faites pour elles chaque mois une communion.

Quelqu'un se met-il en colère contre vous : demandez-lui pardon de lui avoir donné l'occasion de s'irriter.

Soyez obéissant : l'humble se laisse conduire facilement.

Mais pour vous, n'exigez pas qu'on vous obéisse promptement.

Quelqu'un vous mortifie en toute occasion : souffrez-le patiemment, ne soyez pas triste, ne fuyez pas sa compagnie : Dieu se sert de lui comme d'un instrument pour vous guérir de votre orgueil. Vous n'avez qu'un fantôme d'humilité lorsque vous vous humiliez vous-même, si vous ne consentez de bon cœur à être humilié par les autres.

Pour être humble, encore une fois, soyez patient : chacun a ses défauts, supportez ceux des autres.

Si l'on n'écoute pas votre conversation, n'en témoignez aucune peine extérieurement.

Si l'on condamne votre manière d'agir, renoncez-y, lors même que vous croiriez avoir raison.

Vous reprend-on d'une faute que vous avez commise, vous accuse-t-on même à tort : taisez-vous, priez intérieurement, ne vous excusez pas.

Saint François d'Assise avait coutume de répéter à ses frères : "Si vous vous excusez, Dieu vous accuse."

Vous reconnaissez donc vos torts de bonne grâce, et ne remettez jamais à un autre temps la réparation d'une faute, surtout contre la charité.

Il avance dans l'umilité celui qui après une discussion a le courage de dire avec simplicité : je suis allé trop loin...Je vous ai probablement fait de la peine...je vous demande pardon.

Vous voulez trop n'avoir *rien* à vous reprocher, ne laissez paraître aucun de vos défauts : reconnaissez votre misère, votre impuissance à bien agir, les bornes de votre esprit, *éclipsez-vous*, humiliez-vous, laissez faire DIEU.

Vous accepterez la contradiction, CES MILLE PETITES MISÈRES DE CHAQUE JOUR QUI NOUS FONT SOUFFRIR DANS LES CONVERSATIONS, et vous ne donnerez jamais vous-même aucune occasion de chagrin à personne.

L'homme humble est le premier à saluer, à parler, à pardonner, à faire ses excuses.

Il donne des marques de déférence à tout le monde.— Il est toujours plein de prévenances.

Il traite avec le pauvre comme avec le riche.

En promenade comme à table, il prend pour lui la place la plus gênée, la moins honorable.

Se présente-t-il quelque chose à faire : il saisit avec bonheur ce qu'il y a de plus incommode, de plus pénible, de plus rebutant, laissant aux autres ce qu'il y a de plus facile.

Mais en suivant même ce conseil, agissez toujours avec grande attention, craignant de manquer dans les plus petites choses.

Plein de défiance pour vous-même, consultez toujours avant d'agir.

Vous voulez changer, réformer, faire du zèle...Est-ce bien l'esprit de Dieu qui vous guide?...

Quelqu'un vous donne-t-il un conseil ? écoutez-le avec attention et humilité, réprimez en vous ce fond d'orgueil et de suffisance qui veut tout savoir, sans jamais avouer qu'il peut encore apprendre.

Un Jour, saint Pacôme, le premier maître de la vie cénobitique, faisait des nattes ; un enfant qu'on élevait dans la maison, lui dit avec naïveté qu'il ne travaillait pas bien et que Théodose leur avait appris à s'y prendre autrement. Aussitôt Pacôme se leva et lui répondit avec douceur : "Montrez-moi, mon enfant, comment il faut faire." L'enfant le lui montra et il se remit à sa place avec joie, se conformant à ce qu'il lui avait dit.

Se mettre toujours en avant pour agir, c'est de la pré-

somption, c'est s'exposer à la vanité. Soyez donc vous-même très dévoué et en même temps très-modéré.

De même, ne vous mêlez jamais des affaires qui ne vous touchent point.

Dans toutes vos actions, évitez de vous donner un air important.

Si vous voulez être humble, vous serez toujours prêt à vous rendre utile.

Servez les autres en esprit d'humilité, faites avec joie ce qu'il y a de plus bas, de plus humiliant et regardez-vous comme le serviteur de tous.

Faites toutes vos actions dans ce même esprit et non pour mériter la reconnaissance.

Vous ne devez jamais rougir de votre condition, ni de la condition des vôtres, de la simplicité ou de l'habileté d'un parent, d'un ami. Sans doute, l'amour-propre se révolte, mais sachons nous vaincre à l'exemple de saint Vincent de Paul.

Il était un jour dans sa chambre, lorsque le portier vint lui annoncer qu'un jeune paysan, assez mal vêtu et se disant son neveu, demandait à lui parler; Vincent lui-même rougit d'abord et pria l'un des siens d'aller recevoir le jeune homme. Mais il rougit bientôt d'avoir rougi, et descendant lui-même, il alla jusque dans la rue où son neveu était resté, l'embrassa tendrement, le prit par la main et le présentant à ses prêtres: "Messieurs, leur dit-il, voici le plus honnête membre de ma famille. Mon neveu, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune paysan confus, saluez ces messieurs."

Soyez humble, rejetez les louanges et croyez presque qu'on se moque de vous. Arrêter tout court ou détourner adroitement la conversation, c'est ce qu'ont fait tous les Saints qui craignaient plus les louanges que les humiliations. "Ceux qui me louent, dit saint Ignace, me flagellent."

Fuyez les honneurs, non pour qu'on vous fasse plus d'instance, ou pour qu'on vous estime davantage; ce serait de l'orgueil, mais par défiance de vous-même.

(A continuer.)

Celui qui est chargé de conduire et de diriger les autres, et qui occupe le premier rang, doit être encore le moindre de tous, et comme le serviteur de ses frères, et user à l'égard de chacun d'eux de la condescendance, qu'il souhaitait pour lui-même alors qu'il était inférieur.—*St. François.—5e lettre aux Fidèles.*

### Election des Sœurs Tertiaires de la Fraternité de Montréal (1.)

Les sœurs du Tiers-Ordre, à Montréal, ont eu, le 21 juin dernier, leurs élections triennales tel que le prescrit la règle. Cet acte important a été présidé par le Rév. Père Lory, et s'est accompli d'une manière édifiante. Cette fraternité est la plus nombreuse et la mieux suivie de tout le Canada. Les sœurs comptent plus de trois cents membres et ont actuellement plus de quatre-vingt novices. Le plus beau zèle pour la piété et les œuvres de charité règne au milieu d'elles; on y voit fleurir les vertus de la vie religieuse.

Le dévouement des bonnes sœurs du Tiers-Ordre se fait sentir partout, au chevet des malades, des mourants, comme dans le logis du pauvre. Elles savent concilier leurs devoirs d'épouses, de mères, leur travail, leurs occupations dans le monde avec ces nombreux soins, cette multitude de pas et de démarches que nécessitent la visite des pauvres, la consolation des affligés, l'assistance des nécessiteux.

Bel exemple dans notre siècle d'égoïsme ou la plupart des hommes ne pensent qu'à se procurer à eux-mêmes le bien-être matériel. C'est l'esprit de St. François qui les anime, comme c'est lui qui doit animer le monde s'il veut être sauvé.

Voici quel fut le résultat des élections :

*Supérieure*, Dame Joseph Audet.

*Assistante*, Delle. Henriette Renaud.

*Maitresse des Novices*, Dame Prosper Bertrand.

*Assistante*, Dame William Horan.

*Secrétaire*, Dame Médéric Dorval.

*Trésorière*, Delle. Anna Amiot.

*Sacristine*, Delle. Marie Bougie.

*Infirmière générale*, Dame Olivier Deguise.

*Conseillères*: Mesdames Olivier Landerman, Corbeil,

Delle. Sophie Pratt, Dame Narcisse Quintal.

*Choristes*: Delles. Nathalie Bérard, Rosianne Bélair,

Rosiana Lafrance, Dame Thomas Picotte.

*Portières*, Delle. Sophie Charpentier et Dame G. Leclère.

*Conductrice du Chant*, Delle. Adèle Thériault.

---

(1.) Ce rapport nous a été remis trop tard pour être publié dans le dernier numéro de la *Petite Revue*.

*Visitatrices et infirmières locales* : Village St. Jean.-Bte et Côteau St. Louis, Delle. Rosianne Fournier.  
 Pointe St. Charles et Ste. Anne, Delle. Catherine Gleason.  
 Quartier Centre, Dame J. Mullin.  
 Hochelaga, Dame John Radakir.  
 St. Vincent de Paul et Ste. Brigitte, Dame Pierre Duclos.  
 Sacré Cœur et St. Jacques, Dame François Lemonde.  
 Tanneries, Dame Antoine Vandanacker.  
 Ste. Cunégonde, Dame Joseph Bélair.  
 St. Joseph, Delle. Georgianne Turcotte.

---

### Questions sur le Tiers-Ordre.

*Demande.*—Quelle différence y a-t-il entre une absolution générale et une bénédiction papale ?

*Réponse.*—Afin que la réponse soit bien comprise par tout le monde, il est utile de rappeler quelques notions générales :

1o. Le péché produit dans l'âme deux fruits très-amers : la *culpé*, qui nous prive de la grâce et de l'amitié de Dieu, et la *peine*, qui nous empêche de le posséder dans le paradis.

2o Cette peine est de deux espèces, l'une *éternelle*, l'autre *temporelle*.

3o. La culpé et la peine éternelle sont remises dans le sacrement de pénitence par l'absolution, appelée pour cela *absolution sacramentelle*.

4o. La peine temporelle qui reste doit être expiée, ou en cette vie par le moyen des bonnes œuvres et de la pénitence, ou dans l'autre vie par le feu du purgatoire. Elle peut aussi être remise par les *indulgences*.

5o. Pour certains péchés il a plu à l'Eglise, afin d'en inspirer plus d'horreur, d'imposer d'autres peines, qu'on appelle *censures*, telles sont : l'excommunication, la suspense, etc. L'effet de ces censures est de priver, en tout ou en partie, des biens spirituels qui sont à la disposition de l'Eglise, celui qui commet les péchés auxquels elles sont attachées.

6o. Enfin il y a des fautes qui privent celui qui les commet de l'exercice de ses fonctions, c'est ce qui constitue l'*irrégularité*.

7o. Pour les censures et l'irrégularité, il faut une remise, qui s'appelle absolution, mais cette absolution n'est point sacramentelle.

Ceci posé, il est facile de saisir la différence qui existe entre l'absolution générale et la bénédiction papale :

L'absolution générale dont nous parlons ici, de l'aveu de tous les auteurs, n'est pas sacramentelle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la sentence par laquelle le ministre du sacrement remet les péchés ; elle relève des peines ecclésiastiques ou censures, telles l'excommunication, la suspension, l'interdit et même de l'irrégularité. Mais pour qu'elle produise son effet, il faut deux choses : la première, ou que les peines aient été encourues par ignorance (dans le cas où l'ignorance n'est pas de nature à empêcher la censure), ou qu'elles aient été oubliées ; la seconde, que les péchés, pour lesquels les peines ont été encourues, soient déjà pardonnés par l'absolution sacramentelle.

Que si, après avoir reçu l'absolution générale dont nous parlons, on se souvient ou on connaît qu'on avait réellement encouru une censure, l'on n'est plus obligé pour en être relevé de recourir au supérieur ou au prêtre qui en a le pouvoir ; il suffit de s'adresser à un confesseur ordinaire, pour lui avouer les péchés pour lesquels on avait été frappé de la peine : car les péchés n'étant réservés qu'en raison de la censure, et celle-ci n'existant plus par l'absolution générale qu'on a reçue, la réserve cesse par là même.

L'absolution générale relève également des censures et des irrégularités douteuses, d'après le sentiment de Lezana. Atteint-elle les censures certainement connues, mais occultes ? Je ne sache pas que personne ait contesté ce point, répond le même auteur, et dussé-je être repris par d'autres, je dirai qu'elle atteint toutes les choses auxquelles peuvent s'étendre l'autorité ordinaire et les privilèges des prélats. Car les paroles : *je vous absous, ou je vous dispense*, dont on se sert en pareilles circonstances, doivent s'entendre favorablement.

La bénédiction papale est celle qui est donnée par autorité pontificale avec concession d'une indulgence plénière.

C'est d'abord ce que dit formellement Clément XIII, en trois passages de la bulle du 3 septembre 1762, et commençant par ces mots : *Inexhaustum indulgentiarum...*, " le trésor inépuisable des indulgences." Nous ne citerons que le premier : *Apostolica Summi Pontificis... illiusque nomine facultas solemniter, benedicendi cum elargitione plenariæ indulgentiæ.* C'est ensuite ce que déclare Sa Sainteté Pie IX dans le décret *Urbis et orbis*, du 19 mars 1851, où il est dit : *Indulgentiam plenariam papali benedictioni adnexam.*

Et, afin de mieux préciser le sens de la faveur attachée à la bénédiction papale, Clément XIII dans la bulle précitée déclare qu'elle ne relève, en aucune manière, ni des censures ni d'aucune peine ecclésiastique.

## CHRONIQUE.

*Guérison miraculeuse.*—On nous écrit de Fribourg (Suisse) : “ Une jeune tertiaire de 24 ans, souffrante depuis une huitaine d’années, était atteinte d’une phthisie pulmonaire assez prononcée. Se sentant marcher à grands pas vers la mort, elle demanda à Dieu de la guérir par l’intercession du B. Nicolas de Flüe du Tiers-Ordre de Saint-François. Elle s’engageait par vœu : 1o. à faire un pèlerinage d’action de grâces à Sachslen au tombeau du bienheureux ; 2o à réciter chaque jour pendant deux ans le petit chapelet des âmes du purgatoire ; 3o enfin à publier un récit de la guérison. Or, le 14 mars dernier, cette jeune personne fut complètement guérie pendant que se faisaient des neuvaines à son intention. Une expérience de plus de trois mois ayant prouvé que la guérison se maintenait pleinement, le voyage s’est accompli et le chapelet se continue. Restait la troisième partie du vœu : faire connaître aux fidèles ce merveilleux résultat ; et c’est pourquoi cette heureuse fille de Saint-François invite aujourd’hui ses frères et sœurs du Tiers-Ordre à se joindre à elle pour louer et remercier la miséricorde divine, et aussi le B. Nicolas de Flüe auquel elle se reconnaît redevable de son entier rétablissement.”—*Annales Franciscaines.*

*Conversion des Grecs.*—On continue de recevoir à la Propagande de bonnes nouvelles sur les dispositions qui se manifestent parmi les Grecs schismatiques de la Turquie en faveur d’un retour à l’unité. Les journaux catholiques de Constantinople et d’autres villes d’Orient ont été autorisés à montrer qu’il ne s’agit pas d’absorber l’Eglise grecque dans l’Eglise latine, mais de la rattacher au centre de la foi tout en lui conservant ses anciens privilèges.—*Dimanche Illustré.*

*Le Pape et le Rme P. Général.*—Un détail qui édifiera certainement nos lecteurs, c’est que le Rme P. Général des Franciscains ne s’absente jamais de Rome, pour un voyage, sans l’agrément et la bénédiction du Souverain Pontife qui est son supérieur immédiat.

Léon XIII, qui toujours traite le successeur de saint François avec bienveillance, s’est complaisamment entretenu lors de leur dernière entrevue de la situation de l’Ordre et en particulier de notre future Université de Saint-Antoine de Padoue. Les détails fournis par sa Paternité Révérendissime ont plu à Sa Sainteté qui a fortement encouragé cette entreprise. Les constructions avancent et, au mois d’août, les bâtiments seront ouverts.

*Asie Mineure.*—On écrit de Smyrne :

Vos lecteurs n'ignorent pas que sur sept églises de l'Apocalypse, la seule qui reste debout, c'est l'église de Smyrne. L'ange de cette église a trouvé grâce auprès du Très-Haut, et le successeur de saint Polycarpe est là entouré de son clergé, travaillant à l'œuvre de Dieu.

Smyrne, jadis, fournissait des apôtres à la Gaule, et nos compatriotes sont venus dans vos pays prêcher la foi et y verser pour elle leur sang glorieux et féconde. Lyon a reçu saint Iréné; Auton, Andéole, Thyrese et Félix; Dijon s'honore du martyre de saint Bénigne.

Rome trouva encore à Smyrne le respect et la soumission qu'elle avait trouvé dans son premier évêque, saint Polycarpe; mais, malheureusement, sur 150,000 chrétiens, il n'y en a plus guère que 15,000 unis à la seule et véritable Eglise de Jésus-Christ. Les autres, qu'il m'en coûte de le dire! sont la proie du schisme.

*Terre Sainte.*—La terre Sainte est en voie d'invasion par la Russie. Cette puissance achète du terrain à n'en pas finir, fait des constructions grandioses, et tout fait penser que son plan est tout simplement de prendre la place de l'Eglise grecque non-unie. Le patriarche non-uni est, comme on sait, une créature de la Russie, et l'on peut deviner qu'un beau jour l'Eglise grecque de Terre Sainte sera devenue l'Eglise slave. Si elle veut sauver son existence l'Eglise grecque, elle n'a qu'une voie de salut, revenir à la communion catholique.

*Choisissez bien votre journal.*—Ceux qui aperçoivent dans toute sa profondeur, le mal qui se propage et s'infiltré dans les mœurs par la Presse impie et sacrilège, se plaignent, et avec raison, de voir les journaux chrétiens peu répandus dans les bourgs et villages, tandis que les anti-chrétiens pénètrent un peu partout et laissent après eux les germes d'erreur et de mort.

On n'est vraiment plus étonné de voir la triste et immorale situation de la France, quand on pense à ces efforts du mal et à l'indifférence du bien. Comment espérer un retour à des temps meilleurs?

Il ne s'agit plus ici de politique, de tel ou tel parti, mais bien de la défense de ce qu'il y a de plus sacré et de plus moral en ce monde: la foi chrétienne. Certes nous pouvons compter sur l'aide de DIEU, mais encore faut-il nous aider nous-mêmes et préparer avec Lui les revanches divines.

Il semble que nos ennemis aient seuls le monopole des

intelligences ; qu'ils aient seuls le droit de former l'éducation des citoyens ; qu'ils aient seuls la faveur de se faire entendre et d'être écoutés. Il semble qu'eux seuls ont le privilège d'enseigner les devoirs (et quels devoirs !) et de guider les intérêts humains. Pourtant la nation est catholique et un grand nombre de Français sont bons chrétiens.

A ce mal, on ne peut opposer qu'un remède : la diffusion du journal chrétien ; mais ce journal doit être encouragé par des lecteurs dévoués et répandu partout où la mauvaise Presse sème son poison, comme un antidote sûr.

Imitons les croisés du moyen âge, qui ne craignaient pas de tout sacrifier pour aller arracher la Terre-Sainte aux Musulmans, par une nouvelle croisade dirigée contre la mauvaise Presse, et que notre arme soit le journal chrétien. Apprenons à nous servir de cette arme merveilleuse, et elle deviendra glorieuse autant que celle des preux chevaliers. Apprenons à l'utiliser, apprenons à la faire respecter, apprenons à l'aimer. Et bientôt cette nouvelle Durandal nous procurera la joie des victoires réparatrices.

J.-C.

---

### LA PRIERE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : " A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. "

Et qui donc a fait ses créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et le repousser loin de lui ?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : " A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? "

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il, à cause de cela, que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LAMENNAIS.

---

## VIE DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

### CHAPITRE VI.

Essai d'apostolat.—Le noviciat de Sainte-Marie-des-Anges.

(1211-1212.)

(Suite.)

Une autre fois, les Frères vinrent l'avertir qu'un de ces infortunés qu'ils soignaient dans l'hôpital voisin, les accusait d'injures et de coups, et allait jusqu'à blasphémer contre Jésus-Christ et sa sainte Mère. Ils eussent accepté volontiers les coups et les injures ; mais ils ne pouvaient supporter les blasphèmes, et d'ailleurs ils craignaient que leur présence ne fût un acte de complicité. Après les avoir entendus, François alla trouver le lépreux ; et l'abordant avec courtoisie, il le salua et lui dit : " Dieu te donne la paix, mon fils ! — La paix ! répondit le malade. Et quelle paix puis-je avoir, depuis que Dieu me l'a ôtée et que mon corps n'est plus qu'une plaie infecte ? " Le saint reprit : " Aie patience, mon frère ! Les douleurs corporelles nous sont envoyées d'en haut pour le salu

de notre âme ; et quand nous les supportons avec patience, elles se changent en diamants de grand prix, que Dieu ajoute à notre couronne du ciel.—Et comment pourrais-je les endurer avec patience ? répliqua brutalement le lépreux. Elles ne me laissent pas un instant de repos, et tes Frères ne font qu'aggraver ma peine." François, connaissant par révélation que ce malheureux était possédé du malin esprit, se retire un instant à l'écart, prie dévotement pour lui, et revient lui dire : " Mon pauvre frère, puisque tu n'es pas content des autres, je veux te servir moi-même. — Volontiers, répond le malade, mais que pourras-tu me faire de plus qu'eux ?—Tout ce que tu voudras.—A la bonne heure ! Je veux que tu me laves tout le corps ; car il s'en exhale une odeur si nauséabonde, que je ne puis plus la supporter." Sans plus de délai, le saint fait chauffer de l'eau aromatisée d'herbes odoriférantes ; puis, il déshabille le lépreux et lave ses plaies. Or, partout où passait sa main bénie, les écailles sanglantes tombaient à l'instant ; la peau renaissait fraîche et vermeille ; et, ce qui est un prodige incomparablement plus grand, la lèpre de l'âme se guérissait avec celle du corps. Les larmes coulèrent en abondance des yeux du nouveau converti, comme l'eau déborde d'un vase trop plein ; et des paroles de repentir montèrent de son cœur à ses lèvres, et de ses lèvres jusqu'à Dieu. Il fit humblement sa coulpe, et s'écria en sanglotant : " Malheur à moi, qui ai mérité l'enfer pour avoir insulté les Frères et blasphémé contre Dieu !" Sa conversion fut complète : il fit venir un prêtre, et le pardon du ciel tomba sur cette âme, aussi ardente à réparer ses crimes qu'elle l'avait été à les commettre. François, après avoir remercié le Père des miséricordes d'un si grand prodige, sortit de l'hôpital : son humilité redoutait les éloges qu'un tel événement n'eût pas manqué de lui attirer, et il avait peur de dérober à Dieu l'honneur et la gloire qui n'appartiennent qu'à lui.

Au bout d'une quinzaine de jours, il plut au souverain arbitre de la vie de retirer notre lépreux des misères de ce monde. Cet homme s'éteignit doucement, muni des sacrements de l'Eglise. Dès qu'il eut déposé la tente de son corps, il apparut sous la forme d'un globe de feu à notre saint thaumaturge, qui se tenait alors en oraison dans un bois voisin du couvent. " Père, lui dit-il, me

reconnaissez-vous ?—Qui es-tu ? demanda François.—Je suis ce lépreux que le très-miséricordieux Sauveur a guéri en vue de vos mérites. Aujourd'hui je m'en vais à la vie éternelle, et j'en rends grâce à Dieu et à vous. Soyez béni dans votre âme et dans votre corps, dans vos paroies et dans vos œuvres, parce qu'une foule d'âmes vous devront leur salut. Sachez qu'il ne se passe pas de jour où les anges et les saints ne remercient Dieu pour les fruits de vie que vous et votre Ordre vous opérez sur toute la surface de la terre. Réjouissez-vous donc, exaltez la bonté de Dieu, et restez avec sa bénédiction." A ces mots, il s'envola vers les montagnes éternelles, laissant le cœur de François inondé de consolation. Voilà par quels actes le saint encourageait ses novices à marcher dans la voie du dévouement, et par quels miracles Dieu se plaisait à récompenser le zèle de son serviteur !

Le saint fondateur détestait l'oisiveté, qu'il appelait la mère de tous les vices ; et quoiqu'il fût très-doux par caractère, il se montrait impitoyable pour les paresseux. Nous en trouvons la preuve dans la *Légende des trois compagnons*. Parmi les novices, il y en avait un qui mangeait bien, buvait bien et dormait tout à son aise, mais priait peu et travaillait moins encore. François, qui avait l'œil fin et très-observateur, le fit venir et lui dit : " Va-t-en, frère mouche ! Il y a assez longtemps que tu vis à la manière des frêlons, qui ne font point de miel et qui dévorent celui des abeilles !" Et sans lui chercher d'autre crime, il le chassa de la Compagnie des Frères-Mineurs.

Cependant, s'il recommandait tant le travail, un travail honorable, utile au prochain et sans rémunération pécuniaire, il tenait en bien plus haute estime encore la charité fraternelle, ce ciment divin sans lequel toute maison tombe en ruine. " Je veux, disait-il à ses disciples, je veux que chacun de nos couvents respire l'union la plus cordiale, et que la charité fraternelle avec ses plus exquises délicatesses règne parmi nous. Béni soit donc le Religieux qui chérit tous ses frères, et qui ne se permet jamais en leur absence rien qu'il ne se permit en leur présence ! Mais si, par malheur, quelque Frère est convaincu d'avoir semé la médisance, la discorde ou la haine, vous lui infligerez un châtement exemplaire, qu'il n'aura que trop mérité ; car, il se sera servi de sa langue comme d'un glaive pour déchirer les entrailles de son prochain."

Peu de temps après qu'il eut prononcé ces menaces, on lui amena un Religieux qui avait manqué à la charité fraternelle. Saint François, sachant par expérience que les fautes les plus légères peuvent avoir les plus déplorables conséquences, si on les laisse impunies, condamna le coupable à être dépouillé du saint habit (1.) C'était une peine disciplinaire des plus graves, et que nous ne pouvons mieux comparer qu'à celle de la dégradation pour le soldat.

Après ces épreuves, le saint fondateur s'attachait à développer dans le cœur de ses novices les vertus qui lui étaient les plus chères et qu'il regardait comme fondamentales. Rien d'intéressant comme les conférences, ou plutôt les causeries qu'il donnait chaque soir aux novices et aux profès réunis, et qui forment un véritable traité sur la vie spirituelle. Nous en donnerons quelques extraits, pour que nos lecteurs puissent en apprécier la valeur.

François cherchait à inspirer à ses Frères l'esprit de foi, leur rappelant souvent que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et que ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que mensonge ou vanité. Il insistait peut-être plus encore, et avec raison, sur l'humilité. " C'est à l'humilité, disait-il, qu'on reconnaît le vrai serviteur de Dieu ; or, un homme est humble, quand il ne tire point vanité du bien que le Seigneur opère par lui, quand il a de bas sentiments de lui-même, quand enfin il se pose au dernier rang dans l'échelle des êtres... Pratiquez donc l'humilité. Ne vous faites point appeler maîtres ni docteurs ; car le nom de Maître ne convient qu'au Christ béni, qui seul possède tous les trésors de la sagesse, et dont toutes les œuvres sont parfaites. Mieux vaut l'humilité sans beaucoup de science que beaucoup de science sans vertu. Heureux le Religieux qui ne tient pas plus compte des applaudissements des hommes que de leur mépris ! Car, l'homme ne vaut, après tout, que ce qu'il vaut devant Dieu, et rien de plus... Heureux le Frère qui est promu aux charges et aux honneurs, sans les avoir brigüés, et qui n'aspire qu'à en descendre ! Malheur, au contraire, à celui qui se complait dans les prélatüres, et qui cherche à s'y éterniser !" — (A continuer.)

(1) Bonavent., c. viii ; Mariana.

# DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

---

---

## Communión Réparatrice.

(Suite.)

### II.—COMMUNION RÉPARATRICE GÉNÉRALE.

Une indulgence nouvelle, accordée par notre saint Père le Pape Pie IX à la sollicitation du Directeur général de l'Apostolat de la Prière, rend plus accessible à tous les Associés de cette sainte Ligue du Cœur de Jésus, et spécialement aux hommes, la salutaire pratique de la Communión réparatrice. Jusqu'alors (14 juin 1877) on ne pouvait gagner l'indulgence attachée à cette pratique, qu'autant qu'on s'engageait à faire la communion certains jours de la semaine ou de chaque mois. Désormais, cette condition peut être remplacée, pour les Associés de l'Apostolat, par une autre, dont l'accomplissement est plus facile et plus édifiant tout ensemble. *Indépendamment de l'indulgence qui demeure attachée aux communions faites par groupes de semaine ou de mois, les Associés de l'Apostolat de la Prière peuvent gagner, chaque mois, une indulgence plénière, en s'approchant ensemble de la sainte Table, au jour fixé par les Directeurs locaux de l'Apostolat.* (voir le rescrit du 14 juin 1877).

La Communión réparatrice devient donc *bi-mensuelle* pour ceux des Associés qui avaient déjà accepté la Communión *mensuelle*, par sections ou par groupes, et qui, de plus, acceptent la Communión réparatrice *générale*.

On le comprend, ces *communions générales réparatrices* sont *doublement réparatrices*, précisément parce qu'elles sont *générales*. Les amis du Cœur de Jésus ne se contentent pas de réparer, par la ferveur avec laquelle ils s'approchent de la sainte Table, les sacrilèges qui profanent trop souvent le Sacrement de l'amour : ils réparent aussi, par l'édification de leur concours, l'abandon auquel est condamné Jésus dans ce sacrement, par l'indifférence d'un si grand nombre de chrétiens.

(*Messenger du Cœur de Jésus*, juillet 1877.)

Les Associés doivent se montrer pleins de zèle pour tout ce qui regarde la dévotion au sacré Cœur de Jésus et à la sainte Eucharistie.

## V.—AVANTAGES.

Outre les avantages signalés ci-dessus, et les fruits inappréciables produits par toute Communion faite en état de grâce, la pratique de la *Communion réparatrice hebdomadaire, bi-mensuelle ou mensuelle*, permet de gagner de nombreuses indulgences.

En effet, *les Associés gagnent une indulgence plénière applicable aux Ames du Purgatoire*, TOUTES LES FOIS que, s'étant confessés, ils communient, soit le jour de la *Communion générale* fixé, chaque mois, par le Directeur local de l'Apostolat, soit *le jour de la semaine* (ou *du mois*) qui leur est assigné (ou bien un autre jour, s'ils sont légitimement empêchés), et visitent une église, en y priant aux intentions du Souverain-Pontife.

## VI.—LA COMMUNION RÉPARATRICE, TROISIÈME DEGRÉ DE L'APOSTOLAT.

Pour accroître l'union et la force des membres de l'Apostolat ou la Ligue du Cœur de Jésus, il leur est proposé (soit simultanément, soit l'une après l'autre, suivant les circonstances) d'adopter *trois pratiques* des plus chrétiennes, qui forment comme *trois degrés* dans l'Apostolat. Ces trois pratiques, dont la première seule est requise pour l'Apostolat, procurent trois séries de riches indulgences et d'autres précieux avantages, propres à chacune d'elles; mais leur résultat principal est d'établir dans cette sainte Ligue une *organisation* à la fois très-simple et très-efficace, en classant tous ses membres suivant ces trois degrés :

Le 1er degré comprend tous les fidèles qui ont adopté L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, au moins dans sa pratique essentielle, L'OFFRANDE DE LA JOURNÉE aux intentions du Cœur de Jésus. On peut enrôler dans ce degré même les plus faibles chrétiens.

Le 2e degré comprend ceux des précédents Associés qui ayant accepté, en outre, la dizaine *quotidienne* du CHAPELET, se sont organisés dans les cadres fixes des Quinzaines de l'Apostolat.

Enfin le 3e degré comprend ceux des membres de la sainte Ligue qui, outre L'OFFRANDE QUOTIDIENNE de l'Apostolat et la DIZAINÉ du *Chapelet*, acceptent encore la COMMUNION réparatrice, *hebdomadaire, bi-mensuelle ou mensuelle*.

C'est dans ce troisième degré surtout que les Apôtres

du Cœur de Jésus, venant s'unir sacramentellement à ce divin Cœur lui-même et s'unir ainsi plus intimement entre eux, ne font vraiment *par lui, avec lui et en lui, qu'un seul cœur et une seule âme.*

VII.—ORGANISATION DE LA COMMUNION RÉPARATRICE PARMIL  
LES MEMBRES DE L'APOSTOLAT.

1o. *Le centre spirituel* de la Communion réparatrice est canoniquement établi là où fut le berceau de la dévotion au Cœur de Jésus à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). Les Communautés et Associations déjà agrégées à l'Apostolat de la Prière sont invitées à se procurer le Diplôme d'affiliation spirituelle à la Visitation de Paray-Monial. Ce précieux Diplôme fait participer à tous les mérites et bonnes œuvres des Religieuses de la Visitation de Paray. Toutefois, quand les Associés sont inscrits sur le registre d'une association ou d'une paroisse agrégée à l'Apostolat, ils n'ont besoin d'envoyer leurs listes ni à Paray, ni à Toulouse, pour gagner les riches indulgences de la Communion réparatrice.—(A continuer.)

Canada, Ontario, 10 juillet 1885.

A Monsieur le Directeur de la "*Petite Revue du Tiers Ordre et des Intérêts du Cœur de Jésus.*"

Très cher Monsieur.

Nous lisons dans votre belle et estimable *Revue*, que jeudi, le 18 juin, a eu lieu, à Boucherville, le huitième pèlerinage annuel du Tiers-Ordre de Montréal au Sacré Cœur de Jésus. A six heures du matin le vapeur *Montarville* quittait le quai ayant plus de 900 pèlerins à son bord, chantant avec foi et piété l'*Ave maris stella*, etc., etc.—N'est-ce pas un sujet de véritable consolation pour tous les catholiques et en même temps un objet d'édification pour notre cher Canada ? en voyant ces grandes et pieuses manifestations de foi et d'amour envers le bon Dieu et sa sainte Eglise et envers le Cœur adorable de Jésus, " ce Cœur qui a tant aimé les hommes " et qui, par suite, se plaît à répandre abondamment ses grâces sur tous ceux qui veulent lui rendre amour pour amour en se faisant une gloire et un bonheur de l'aimer et de l'honorer publiquement et ostensiblement comme il le désire, en réparation des outrages que reçoit si souvent son Cœur adorable ; par conséquent honneur, amour et reconnaissance au second fondateur

du Tiers-Ordre, le vénérable et saint évêque de Montréal, Mgr. Fabre, le digne successeur du très illustre et très regretté Mgr. Bourget, dont la mort récente a plongé dans la douleur et le deuil toute notre pieuse population du Canada ; et j'oserais dire tout l'univers catholique sans doute à cause de la grande et universelle réputation de sainteté qu'avaient si justement acquis les héroïques vertus de cet éminent prélat selon le Cœur de Jésus : d'ailleurs ce vénéré et saint archevêque, l'un des plus zélés et des plus grands apôtres du Cœur adorable de Jésus et du très saint et immaculé Cœur de Marie, n'est-il pas le premier fondateur de la belle Congrégation du Tiers-Ordre de St. François pour ce qui est de son organisation dans la vaste et opulente cité de Montréal, sans parler d'un très grand nombre d'autres œuvres également fondées par ce vénérable et glorieux archevêque, l'une des grandes gloires de l'épiscopat canadien et une des grandes lumières de notre mère la sainte Eglise... aussi, honneur et reconnaissance à MM. les membres du Tiers-Ordre et à son vénéré directeur, le Rév. P. Lory, qui était aussi le directeur du pèlerinage susdit à l'occasion duquel furent donnés les deux éloquents sermons qui font le plus grand honneur aux RR. PP. Callaghan et Pichon, de l'illustre Compagnie de Jésus, et qui très utilement ont été en partie publiés par quelques-uns de nos bons journaux de Montréal : par conséquent, honneur et reconnaissance à notre monde de la bonne presse catholique en générale qui peut et doit faire tant de bien au point de vue religieux et social selon l'ardent désir du très illustre et très saint Pape Léon XIII et de nos vénérables et saint évêques du Canada.

Enfin, j'ose vous prier pour une raison particulière de vouloir publier prochainement cette lettre dans votre édifiante *Revue* si justement populaire partout, et d'ailleurs éminemment propre à encourager et propager "la ligue du Sacré Cœur pour les hommes," etc., sous le glorieux drapeau du Divin Cœur de Jésus qui, comme on le sait, s'organise universellement pour le triomphe de la sainte Eglise.

Je suis certainement, très cher Monsieur, votre humble serviteur,

UN RELIGIEUX DU SACRÉ CŒUR.

---

## NÉCROLOGIE.

On recommande aux prières des tertiaires, Dame André-Chartier, décédée le 17 juillet, après onze ans de profession.

R. I. P.